Lundi 19 décembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO **119**

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

▪ CHRONIQUE ▪

Baltimore, 5 :00 du matin

New York, New York,
Galaxie des Uns tout seuls

Pierre-Gilles Guéguen

▪ Le détour d'un détail ▪

Anaëlle Lebovits-Quenehen

André Wilms : impétueux dans le cadre

▪ CHRONIQUE ▪

Baltimore, 5 :00 du matin

New York, New York,
Galaxie des Uns tout seuls

Pierre-Gilles Guéguen

Shame est un film du 21è siècle. Celui des Uns tout seuls. Mais Steve Mc Queen, son réalisateur, n'est pas tout seul, il s'inscrit dans une tradition cinématographique, comme en témoigne

la reprise de la chanson de la comédie musicale New York New York filmée en 1977 par Martin Scorcese. Lisa Minelli et Robert de Niro montraient dans ce film une face trouble du rêve américain : devenir « King of the hill, top of the cream ». La quête de la réussite, signifiant maître de Broadway, imposait la rupture du couple et de ses liens affectifs. L'action se situait au milieu du XX^{ème} siècle à New York. Les personnages étaient ravagés par la névrose, l'absence (réelle) du rapport sexuel se trouvait redoublée par le sacrifice (imaginaire) de l'amour pour être (symbolique) « le seul » ou « la seule ». **Une étoile dans le ciel du rêve, brillant pour l'éternité mais seule dans sa galaxie, comme morte, isolée sous le regard des humains qu'elle fait rêver**.

Le réalisateur anglais Steve McQueen fait explicitement référence à cette comédie musicale. L'une des scènes les plus poignantes de Shame est la reprise du standard New York New York, chanté en blues mélancolique, par l'héroïne Sissy (Carey Mulligan).

Brandon (Michael Fassbender) est un trentenaire metrosexuel, qui partage sa vie entre un travail très rémunérateur et une quête compulsive du sexe tarifé soit par le biais du porno sur son ordinateur, soit par le recours à des prostituées. L'argent est discrètement l'un des moteurs de sa vie solitaire et cependant

très socialisée par l'univers du travail. C'est un mode de jouir partagé qui permet des identifications aux semblables : amitiés masculines homoérotiques dont la drague (des femmes) est le ciment.

On ne peut s'empêcher de penser à un ex-futur candidat à la présidence de la République française.

L'argent, l'écran, lui permettent de tenir à distance tout engagement émotionnel dans la sexualité. Un jeune homme entendu récemment lors d'une présentation de malade le disait ainsi « je peux avoir des rapports sexuels mais je n'ai pas d'intimité ».

Brandon n'a pas d'intimité. Le réalisateur le traduit par un parti pris de montrer la nudité des corps y compris dans l'acte sexuel, sans le voile de la pudeur que le procédé narratif permet d'habitude au récit cinématographique. D'où d'ailleurs certaines scènes dont l'insistance frôle le pénible. Le voile n'est cependant pas totalement absent ne serait-ce que par la beauté formelle de la prise de vue et par la bande son très sophistiquée qui servent de contrepoint à la crudité des images. Ce qui nous rappelle discrètement la distanciation brechtienne.

Brandon mène une vie très vide (il n'a que très peu de livres dans sa bibliothèque design), mais ritualisée et parfaitement en accord avec son milieu social. Jusqu'à ce que sa sœur Sissy fasse irruption dans sa vie.

Chanteuse de Jazz, en quête d'improbables cachets, elle dérive entre la côte Ouest et la côte Est, entre un homme et un autre, toujours rejetée, toujours en quête d'un amour idéal. Elle se précipite dans son rêve amoureux, comme une

alouette éblouie par le soleil et tente de s'imposer comme l'objet qui manquerait à l'autre, animée d'une fureur masochiste qui angoisse le partenaire. Immanquablement elle se fait éjecter dans le drame et la douleur. Elle est à bout de souffle quand elle débarque chez son frère dont elle trouble la routine. Lui s'en sortait par le rituel (ce qui fait qu'on a voulu y voir un cas « d'addiction au sexe », or le film démontre le contraire, le priapisme du personnage est une solution complexe et fragile qui fait partie d'une psychose ordinaire). Elle ne trouvait d'autre limite à sa dérive que le suicide.

Elle tente en un dernier effort de susciter chez son frère cette limite qui lui fait défaut. Mais elle l'angoisse au point que lui même, à la suite d'un voyage dans l'univers glauque de la prostitution de la drogue, de l'homosexualité des bas-fonds et aux limites de la perversion, se met en danger. De retour chez lui il la trouvera morte ensanglantée. Il n'a d'autre recours que de retourner à ses comportements « addictifs ».

Deux moments du film sont particulièrement émouvants : l'un ou Brandon tente une aventure avec une collègue de bureau qui ouvre sur la perspective d'un engagement affectif. Son corps le trahit au moment crucial où il se montre impuissant. Il en est accablé et doit vérifier immédiatement avec une « escort girl » que son pénis est toujours vivant.

L'autre moment est une simple réplique de Sissy qui sonne comme un coup de tocsin : « we are not bad people, we were just born in the wrong place ». Nous n'étions pas mauvais, nous sommes nés au mauvais endroit. Pour ces deux-là le nom du père n'a pas fonctionné, l'agrafe qui en tient lieu est si fragile qu'elle ne tiendra pas pour la femme plus exposée par son rapport à S(Ⱥ). L'homme, du fait de sa pratique qui repose sur un trait pervers accentué, parvient mieux à s'appuyer sur des identifications aux semblables. Un grand film qui renouvelle le thème de la foule solitaire (David Riesman 1950). New York y brille comme un diamant noir.

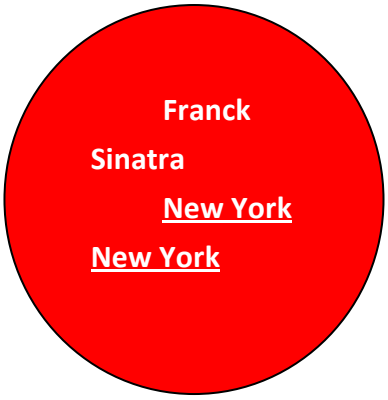
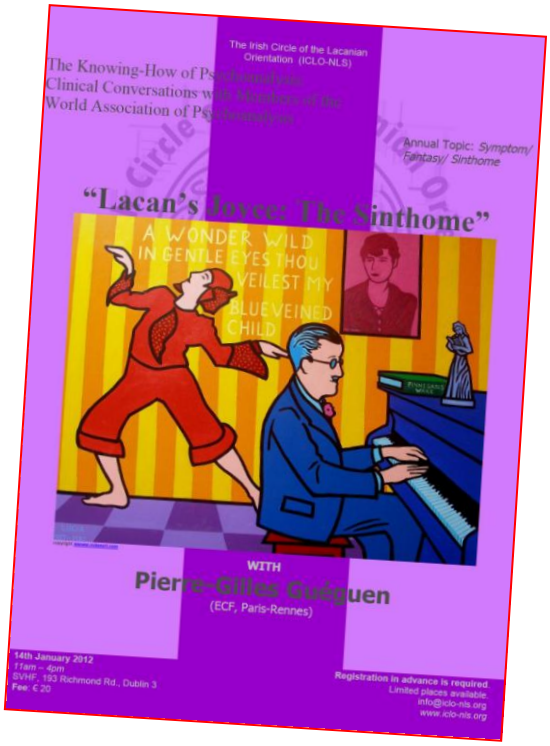
Qui sont ces humains, nos frères et sœurs, porteurs d'idéaux sociaux, « role-models », et cependant si fragiles ? Bernard Madow le financier véreux, Jon Corzine homme politique, ancien sénateur du New Jersey, responsable d'une des plus grandes faillites de Wall Street ou encore Jerry Sandusky, l'ancien coach irréprochable des équipes de football de Penn State University aujourd'hui accusé de pédophilie, portent en vain cette interrogation sur la scène des médias américains qui la reprennent dans les termes du discours du maître.

Ne parlons pas de Grâce comme le fait le critique du journal « Le Monde » (06/12/2011) mais voyons y plutôt des traces du fait que l'Autre n'existe pas.

Steve Mc Queen jette un regard lucide sur l'univers de la « réussite » que New York symbolise. Il montre que l'identification par le mode de jouir ne tient pas la route quand certaines contingences se

présentent. Il laisse entendre que se passer du père n'est pas aisé et donc que seul le discours de la psychanalyse permet de s'en servir pour s'en passer. C'est-à-dire de trouver par l'identification au sinthome un serrage moins aventuré des registres imaginaire, réel et symbolique.

Comment traduire alors le titre du film ? S'agit-il d'une honte éprouvée par les personnages ? L'anglais distingue deux usages du terme : « Shame on you » honte à vous, et « it's a shame » quel dommage, quel gâchis ! Pour ma part je choisirais plutôt la seconde acception



▪ Le détour d'un détail ▪

Anaëlle Lebovits-Quenehen

André Wilms : impétueux dans le cadre

Même s'il refuse tout *pathos*, le cinéma de Kaurismäki est volontiers désespéré. Cependant, dans sa filmographie, *Le Havre* fait exception en ce que sa fin est doublement heureuse. Plus qu'une histoire vraisemblable, ce film est un conte mettant en scène un poète (personnage qu'on trouvait il y a 20 ans dans *La vie de Bohème*) devenu cireur de chaussure – un raté en somme. Ce raté et ses voisins havrais se lancent ensemble dans une affaire propre à révéler leur dignité et une éthique à toute épreuve. Kaurismäki nous y narre donc une histoire d'aujourd'hui – celle d'un voisinage prenant fait et cause pour un enfant clandestin et recherché par la police, en l'aidant à rejoindre sa mère à Londres – mais nous projette dans les années 50, auxquelles les décors intérieurs sont empruntés. Voilà ce qui fait le nerf de ce conte réussi, précisément parce qu'il ne tombe pas dans le panneau des bons sentiments et les suscite pourtant. *Le Havre* s'est d'ailleurs vu décerner le Prix Louis-Delluc du meilleur film français de l'année 2011, vendredi dernier : le jeu d'André Wilms, à qui Aki Kaurismäki a confié le rôle phare, n'y est sans doute pas pour rien.

Si ce rôdeur de frontières, rare sur les écrans de cinéma – mais comment oublier le père Le Quesnoy dans *La vie est un long fleuve tranquille* ? –, brûle toujours les planches par les deux bouts, en compagnie des metteurs en scènes les plus ébouriffants. Il fallait ainsi le voir dans *Dieu comme patient* incarner la langue de Lautréamont, face à Anne-Lise Heimburger, dans une mise en scène de Matthias Langhoff. Il fallait le voir cuisiner *L'Amante anglaise* de Duras, sans décor ni costume… Dans le jeu d'André Wilms, le texte s'incarne bel et bien, et sa voix se fait l'agent de cette incarnation.

Parlant des metteurs en scène ou réalisateurs avec lesquels il a travaillé, il trouve la petite anecdote révélatrice qui épingle la singularité du personnage dans **le petit détail vrai**. Ainsi quand il évoque Klaus Mickaël Grüber avec lequel il a joué par trois fois : « *Il savait parler aux gens sans dire grand chose : « Ne viens pas sangloter sur mes genoux, pleure à l'intérieur. » Avec lui c'était une cure d'amaigrissement.* » De même quand il narre sa première rencontre avec Kaurismäki : « *J'ai débarqué à 2 heures du matin au bar de l'hôtel. Dès qu'il m'a vu, il a dit : « Vous avez les yeux tristes et un grand nez, comme moi,*

qui vous permet de fumer sous la douche. C'est bon, je vous engage » ». Idem, encore, quand il parle de lui, sans prétention, ni fausse modestie, avec parfois l'autodérision propre à ceux qui savent leur réputation assez solide pour pouvoir l'égratigner sans dommage.

André Wilms est aussi divisé. Les entretiens qu'il donne en porte la marque [cf. entre autre *Télérama* de cette semaine dont il fait la une, et *Le Diable probablement* n°6]. Comme il le fait ainsi valoir, n'ayant pas fait d'école d'art dramatique, il se sent parfois illégitime, mais ayant joué avec les plus grands metteurs en scène, il se sait aussi arrogant à l'occasion. Et puis, il peut tenir en même temps qu'il *adore* Buster Keaton dans le jeu duquel « danse et métaphysique » se conjoignent, et Robert Mitchum, dont il salue l'intuition selon laquelle jouer la comédie est à la porté des caniches. Il peut tenir ensemble, enfin, que la drogue est plus apte que la comédie à faire éprouver un sentiment de toute-puissance, et que, jouer est pour lui comme la cigarette (une drogue douce en somme) : chaque jour que dieu fait, il se dit « demain, j'arrête », mais chaque jour que dieu fait, ce diable de Wilms y est encore. L'acteur tient encore ferme que l'art n'est pas la culture, et rappelle à ce titre son goût pour le théâtre qui fait scandale, divise, crée des scissions, des lignes de fracture, des ennemis, là où la culture a pour effet de rassembler. Mais il regrette en même temps que ce ne soit pas à lui qu'on fasse appel pour susurrer à l'oreille des consommateurs de tous les pays : « *Nespresso, what else ?* »

Et puisqu'André Wilms fait partie des francs-tireurs – il se pique d'ailleurs de lire Lacan auquel il reconnaît un génie hors-norme, une force à toute épreuve, capable elle aussi de faire scandale, de diviser, de partager, de créer des scissions, des lignes de fracture – on ne peut que se réjouir que son jeu passe pour un temps au moins dans le domaine de la culture, avec le succès que connaitra *Le Havre*, film où la Seine s'écoule moins tranquillement qu'il n'y paraît. **Allez-y voir de vos yeux : le film sort mercredi prochain sur les écrans et Wilms se produit du 14 au 19 février aux Bouffes du Nord dans *Max Black* d'Heiner Goebbels**.

LQ

Max Black Musique et mise en scène **Heiner Goebbels**

Repaire d'un alchimiste de la pensée, l'antre de « Max Black » est un indescriptible capharnaüm qui tient du cabinet de Cagliostro et du laboratoire de recherches... un plateau encombré à mi-chemin entre la chambre d'un enfant désordonné et une cage de Faraday. Un superbe terrain de jeux et d'aventures pour le comédien André Wilms qui incarne le philosophe « Max Black » dans une succession ludique de rituels surréalistes mis en musique par le compositeur et metteur en scène allemand H. Goebbels. Après « Où bien le débarquement désastreux » pièce où H. Goebbels puisait chez Francis Ponge et Heiner Müller, voici « Max Black » sa suite improbable, se présentant comme une performance renvoyant aux écrits de « Max Black », mais aussi à un collage de citations de Paul Valéry, Georg Christoph Lichtenberg et Ludwig Wittgenstein. Dédié à la science et au savoir expérimental à travers des travaux pratiques qui nous valent quelques surprises pyrotechniques, le spectacle s'amuse à la manière d'un théâtre feuilleton à remettre en selle André Wilms en chercheur solitaire d'un graal métaphysique. >>Toutes les infos.

Le mur de coussins de Respirantes

Lacan Quotidien revient le mardi 3 janvier 2012…

***En attendant le retour de ce signifiant*, le comité de direction et l'équipe de la rédaction vous souhaitent de belles fêtes de fin d'année.**

Bien sûr, si un évènement lacanien survenait durant cette période, nous nous réservons la possibilité de sortir un numéro spécial…

Et pour bien préparer la rentrée, nous invitons les auteurs à nous adresser leur texte au fil de leurs inspirations.

ANNONCE ÉDITORIALE

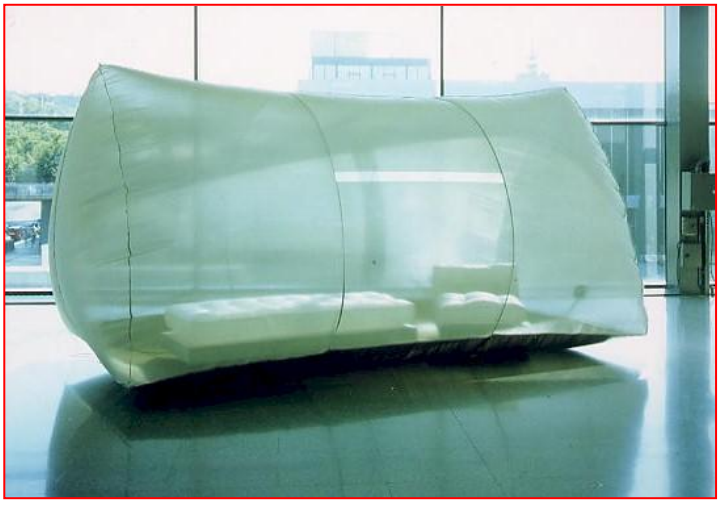
Lire, établir, corriger ?

Vif, rapide, ouvert, *Lacan Quotidien* fraye un sillon inédit pour la psychanalyse d'orientation lacanienne.

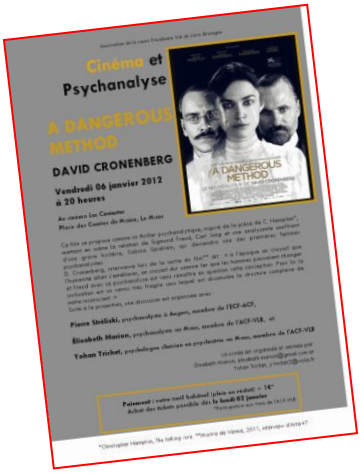
Parallèlement, la publication de livres se poursuit, se déploie. Nous faisons appel à des **volontaires pour participer à l'édition des prochains ouvrages publiés par Navarin / Champ freudien**.

Débutant ou avec une expérience, disponible ponctuellement ou plus régulièrement pour lire, établir, corriger… si vous désirez vous impliquer dans cette aventure, n'hésitez pas à nous écrire !

Pascale Fari p.fari@bbox.fr et Ève Miller-Rose eve.navarin@gmail.com



Œuvres de Pablo Reinoso. Ci-dessus, Le Cabinet du Dr. Lacan. 1998. En savoir plus.



Allons- Y !

LES DÉBATS DE L'OBSERVATOIRE

2011-2012

****

Animés par Agnès Aflalo,
Aurélie Pfauwadel, Deborah Gutermann-Jacquet, Eve Miller-Rose, Charles-Henri Crochet

Géricault, *Chasse aux lio*

Chaque soirée, deux invités, *seront mis*
en ligne à l'avance, viendro *l'actualité*
des problèmes cruciaux pour

30 novembre 2011
Pierre Stréliski : La santé m pouvoir des médias
Guy Briole : Santé mentale : murs

18 janvier 2012
Pierre Sidon : Le discours universel comme rejet de la ségrégation
Catherine Lazarus-Matet : La liberté au XXIe siècle- tour d'horizon

8 février 2012
Carole Dewambrechies-La Sagna : Les dits autistiques
Pierre Naveau : L'adolescent – une lettre en souffrance

14 mars 2012
Kristell Jeannot : Quelle politique clinique pour l'enfant autiste ?
Jean-Pierre Rouillon : Pour un traitement psychanalytique de l'autisme

9 mai 2012
Hervé Castanet : L'insistance de la transparence
Philippe La Sagna : Autisme et neurosciences : le miroir des neurones

4 avril 2012
Pierre-Gilles Guéguen : Actualité de l'IPA à New York
François Anternet : Reconfigurations contemporaines de l'autisme: enjeux pour la psychanalyse

13 juin 2012
Eric Laurent : Sur l'autisme
Lilia Mahjoub : Paradoxes ou déviations? Les psychothérapies et le discours analytique

₪A l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article", Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 ₪

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪Suivre Lacan Quotidien :

•ecf-messager@yahoogroupes.fr (liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf) Responsable : anne ganivet

•pipolnews@europsychoanalysis.eu (liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse) responsable : gil caroz

•secretary@amp-nls.org (liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis) responsables : anne lysy et natalie wülfing

•EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br (uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise) moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.